

pensoit à Rome. L'amour de ma mère lui avoit donné tant d'audace, qu'il eut le dessein de monter au trône, en me faisant empoisonner. Je fus averti de l'intrigue, je la soupçonnois avant d'en avoir reçu l'avis. Je remarquois que ses grands biens lui faisoient beaucoup d'amis parmi les sénateurs, les chevaliers et les officiers de l'armée; et il est bon de savoir que cet homme qui prêchoit tant la frugalité et l'amour de la médiocrité, étoit loin d'avoir ces vertus, dont il est aisé de parler quand on a douze millions de revenu. Après avoir puni la tyrannie et l'usurpation de ma mère, j'ai dû punir ces crimes dans Sénèque; j'ai encore été assez généreux pour laisser le genre de mort à son choix. Les sujets et les favoris des princes, dit Lucifer, sont toujours coupables lorsqu'ils sont ingrats, et ont un autre désir que celui de la prospérité de

leur maître. Ils doivent laisser aux souverains le choix de la récompense et des bienfaits, sans se payer de leurs propres mains. *Nous voulons* donc que le philosophe Sénèque, né en Espagne, soit puni comme s'il avoit porté ses mains sur Néron, et que Néron soit traité comme un prince injuste et barbare.

Cette ordonnance, dit Séjan, ne me regarde pas. Tibère me fit tuer sans juste cause, et pour un des soupçons qui lui étoient ordinaires. Il avoit la tête troublée, plutôt par la crainte de perdre la vie, que par celle de perdre l'empire. Ses courtisanes avoient pris trop de pouvoir sur son esprit. Quant à moi, je n'ai fait périr que les ennemis de Tibère : ils étoient, à la vérité, les miens ; mais les ennemis d'un ministre qui gouverne aussi bien que j'ai gouverné, ne sont-ils pas en même temps ceux du prince et de la patrie ?

Tibère vouloit répondre, mais Lucifer l'interrompit, en disant qu'on fit entrer tous les favoris des princes : il en parut un grand nombre. On remarqua particulièrement Plautien, favori de Sévère ; Faustus, celui de Pyrrhus, roi d'Epire ; Pyrène et Cléandre, qui l'ont été de l'empereur Commode ; Cincinnat, celui de Britillus ; Rufus, celui de Domitien ; Ampronisius, celui d'Adrien ; Bélisaire, celui de Justinien.

Ecoutez, dit Lucifer : La faveur des princes est comme le vif-argent, dont le mouvement ne peut être arrêté, et qui fuit lorsqu'on le presse pour le captiver. Lorsqu'on veut le sublimer, c'est une vapeur qui s'exhale, et souvent, lorsqu'on veut trop s'en servir, il devient dangereux. Si on se frotte avec lui, il pénètre jusqu'aux os. Celui qui s'applique à le tirer des mines et à le purifier, contracte une ma-

ladie qui le fait trembler toute sa vie.

Voilà le caractère de la faveur des princes. Elle est inconstante, parce qu'elle dépend de l'humeur et des passions de celui qui ne cherche que la nouveauté et le plaisir du moment. Si vous êtes importun, si vous vous montrez impatient, si même vous laissez voir de la prudence pour vous ménager du crédit ou de la fortune, le prince vous est moins attaché. Si vous donnez des marques d'envie contre un autre, ou de mécontentement de vous-même, ou de refroidissement auprès de votre protecteur, il vous soupçonne, et passe bientôt du soupçon à l'inimitié et à la haine. Souffrez-vous avec résignation votre mauvaise fortune et l'humeur du maître : vos peines, vos attentions, vos années, votre santé, vos biens, vous perdez tout, et vous êtes bientôt forcé de retourner dans votre

humble retraite , pour y attendre la mort, qui, à votre gré, ne vient point assez tôt vous affranchir de vos regrets et du souvenir de vos folies. Une saillie, un instant de bonne humeur, un à-propos, un caprice, un rien fait un favori. Cinq à six ans suffisent pour sa fortune ; si on tarde elle vous échappe. Les mêmes causes peuvent attirer ou éloigner la faveur. Un favori doit faire ces réflexions quand il prospère : qu'il écarte ces libertés que prennent entr'eux des égaux , cet abandon auquel des amis se livrent ; qu'il soit soumis et sache allier le respect et la complaisance ; que le prince dise toujours le premier mot d'une confidence ; que pour garder son secret on soit disposé à tous les sacrifices. Celui qui n'a point eu ces règles de conduite, doit porter la peine de son imprudence. C'est pourquoi nous voulons que tous les favoris qui ont encou-

ru l'inimitié de leurs princes soient à jamais punis comme des sujets infidèles.

Lucifer ordonna ensuite qu'on fit avancer un vénérable vieillard qu'il avoit aperçu dans la salle, derrière les autres. On vit donc paroître un homme de très-bonne mine, ayant un habillement grec, et suivi d'autres personnes vêtues de même. Je suis Solon, dit ce vieillard. J'ai donné à Athènes des lois qui n'ont pas été exactement suivies. Celui qui est près de moi est le philosophe Anaxarque, que le tyran Nicocréon fit broyer dans un mortier. Ce petit bossu que voilà est le fameux Aristote, précepteur du grand Alexandre. Il ne tint pas au philosophe que son élève ne pratiquât la morale qu'il lui avoit enseignée. Ce camus est Socrate, que ses concitoyens ont fait mourir avec un verre de ciguë. Ce vieillard est le divin Platon, qui,

malgré la sublimité de sa doctrine , revendoit des huiles , afin de pourvoir à son entretien. Tous les autres sont des gens lettrés qui , aussi bien que nous , ont excité l'envie , et éprouvé la vengeance des princes des archontes , des tyrans d'Athènes ; et c'est de ces tyrans que nous demandons tous vengeance.

Alors Denis le tyran , accompagné de quelques princes , se présenta et parla ainsi : De quoi se plaignent ces vieux rêveurs ? Entêtés de leurs visions , ils prétendoient donner la loi à tout le monde ! En effet , ils avoient tellement accoutumé nos peuples à des usages , à des coutumes , que lorsque nous y avons voulu faire quelques changements , nous avons vu se former des séditions. Ils avoient tant de présomption et d'orgueil , qu'ils croyoient avoir seuls du bon sens et de la raison ; et , dans le vrai , ils ne se distinguoient que par des

opinions fondées sur de vaines subtilités , et par un langage qui n'étoit pas familier au commun des hommes. A présent je voudrois leur demander quelles connoissances certaines ils ont eues , quelle étoit leur idée sur la nature de l'ame , et ce qui faisoit la raison et l'équité de leurs lois.

J'ajoute à cela , dit Julien l'apostat , que ce sont des pédants , qui , sous une austérité affectée , cachent la plus extrême ambition. Ils se plaignent du mépris qu'on faisoit d'eux , et leur façon de vivre les exposoit à ce mépris : ils parlent de leur pauvreté , que ne travailloient-ils pour vivre ? Les gens de lettres se trompent s'ils croient que les princes et le public doivent les enrichir pour de vaines sciences , inutiles à la république. Faut-il leur tenir compte de ce que , oisifs dans leurs cabinets , ils s'amusent à contempler les astres ,



des figures ou des nombres, ou de ce qu'ils s'appliquent à critiquer l'opinion commune et les préjugés de nos ancêtres ?

Du moins, observa Caton d'Utique, vous ne pouvez dire cela ni de Cicéron, ni de moi, qui avons exercé les plus hautes magistratures de Rome.

Vieux renard, lui répondit Julien, je ne peux, il est vrai, dire cela de vous deux, car si vous étiez attachés aux lettres, vous l'étiez encore plus à votre fortune. Et de quoi pouvez-vous vous plaindre, vous qui vous êtes tués vous-mêmes ? N'espériez-vous pas jouir d'une immortalité bien heureuse en quittant le séjour terrestre ? C'est pour y arriver que vous n'avez pas voulu survivre aux malheurs prétendus de votre patrie. Le beau courage que celui d'un homme qui se tue pour ne pas se battre avec les ennemis ! N'auriez-vous pas

mieux fait de vous conserver pour la défense de Rome, de sa liberté et de vos biens? Je vous recommande, dit Caton, aux Antiochiens : ils vous diront la vérité mieux que moi : ils vous connoissent ; ils savent vos affaires, vos foiblesses d'esprit, vos vices, surtout votre vanité, qui surpassoit votre savoir et votre éloquence. Ne voilà-t-il pas un grand empereur, qui, pour punir Antioche, quitte l'épée, prend la plume, et n'est plus qu'un pédant !

Je m'appelle Suétone, dit celui qui se présenta ensuite. Oui, c'est Suétone, dit l'empereur Domitien, qui étoit à côté de lui ; c'est cet insigne faussaire, faiseur d'histoires et de chroniques, qui, à l'exemple des autres historiens, homme de parti et flatteur, disoit la vérité par caprice et le mensonge par inclination. Moi ! dit Suétone, je n'ai rien dit que je ne puisse prouver par témoins.

N'est-il pas vrai que , sur le témoignage de vils délateurs , vous ôtiez aux vivants les biens des morts qui étoient accusés ? n'est-il pas vrai que vous leviez sur vos sujets des tributs si énormes , que vous les forciez de passer sous la domination d'un autre prince ? n'est-il pas vrai que vous avez dépouillé les Juifs de leurs biens , uniquement parce qu'ils étoient nés Juifs ? est - ce donc un crime d'avoir été circoncis dès sa naissance , et de ne pas adorer les dieux de l'empire romain ? n'est-il pas vrai que , par vos excessives dépenses pour les théâtres et les bâtimens , vous épuisiez les bourses des Romains , et laissiez mourir de faim les plus braves soldats de l'armée ? Pour éviter un soulèvement contre vous , vous leur avez fait faire d'horribles pillages , les soldant ainsi de ce qui leur étoit dû. Votre orgueil et votre impiété se montrent dans ces

seuls mots , extraits d'une de vos déclarations : *Votre Seigneur, votre Dieu* , le commande ainsi.

Que signifie cela ? dit Domitien. Les empereurs ne sont-ils pas des dieux aussi bien pendant leur vie qu'après leur mort ? Auguste et César ne sont-ils pas adorés dans l'empire ? J'étois aussi bien un dieu lorsque je le disois , que mes prédécesseurs ont été des dieux après leur mort. La divinité des hommes n'est qu'une puissance supérieure à celle des autres , comme la divinité d'Auguste n'est à présent qu'une perfection au-dessus des vertus et des qualités des hommes vivants ? Mais qui a jamais cru , parmi les bons esprits , que les dieux eussent été des hommes ? qui n'a pas adoré dans la statue une vertu cachée ? qui s'est imaginé qu'il y eût un nombre de dieux aussi grand que le nombre de leurs noms , de leurs temples , de leurs

statues? Non, non, Suétone, vous ne l'avez pas cru; et c'est méchamment que vous m'accusez d'impiété pour m'être dit un dieu.

Et vos injustes vexations? répliqua Suétone. Pour cela, répondit l'empereur, les sujets qui ne pénètrent point dans les vues des souverains, croient toujours injustes les tributs qui leur sont imposés : mais si les ennemis étoient près d'inonder l'empire; si l'empire étoit menacé d'une ruine prochaine; si l'on craignoit les incendies, le pillage des villes frontières : le prince n'avoit-il pas raison de se mettre en mesure pour prévenir ces désastres par une plus forte collecte et un plus fort rassemblement de troupes? Si j'eusse dit aux Romains ce que j'apprenois par mes espions, ils se fussent plutôt levés contre moi que contre les ennemis communs : tant la voix de l'intérêt personnel est puissante sur la multitude!

Ici Lucifer interrompit l'empereur, et voulut que tous les historiens, historiographes, auteurs de journaux, de mémoires et de chroniques, s'avancassent pour écouter leur arrêt.

Il est, dit-il, de l'intérêt public que le mensonge soit puni dans les écrivains comme dans ceux qui le profèrent; mais il est du même intérêt qu'il soit permis aux écrivains de dire la vérité sans flatterie et sans crainte, afin que les hommes, lisant l'histoire de leurs ancêtres, apprennent à devenir bons, et détestent la conduite des méchants. Quoique le crime nous amène ici beaucoup de sujets, nous voulons néanmoins qu'il soit puni dans notre empire, et c'est ce qui fait la justice des tourments qu'on y éprouve. Un prince se flatte en vain d'une politique fine et secrète, si ses sujets sont malheureux par les voies qu'elle lui prescrit de

suivre : quelque couleur qu'il prenne pour couvrir ses actions, et les faire paroître justes, si elles ne le sont pas en effet, comme la suite en fournit la preuve, il demande en vain l'approbation, l'estime et l'amour de ses sujets. L'écrivain qui entreprend d'écrire l'histoire doit se dépouiller des sentiments particuliers d'amour et de haine; il ne doit pas de ménagements à sa patrie, à ses parents, à ses amis; il est le juge souverain des affaires qu'il traite, et des princes, ses maîtres, dont il décrit les actions.

Ainsi, nous ordonnons que Domitien et les autres princes seront soumis au jugement de leurs historiens; que tous les historiens seront punis de leurs flatteries et de leurs mensonges, pour l'examen desquels nous les renvoyons devant le tribunal de la conscience, auquel nous donnons plein pouvoir de juger sou-

verainement leurs causes ; et voulant juger celles des géomètres , géographes , astronomes et mathématiciens , nous condamnons les uns à mesurer par minutes , secondes et par lignes tous les lieux et places des provinces , royaumes et empires de la terre ; et les autres , à être renfermés dans les planètes sur lesquelles ils ont prétendu faire des observations , afin qu'ils soient tous instruits par leur expérience. Nous voulons en outre qu'après cela lesdits géomètres , géographes , astronomes et mathématiciens reviennent en enfer pour y être punis de leurs folles et téméraires opinions.

Cette audience ayant été très-longue , Lucifer commanda qu'on lui apportât à manger au milieu de la salle. Aussitôt parut un grand nombre de chirurgiens , cuisiniers de l'enfer , avec un nombre à peu près égal d'apothicaires ayant titre de



confiseurs du diable. On dressa une grande table d'or, et on apporta une grande quantité de vaisselle d'argent : on me dit que cette table et cette vaisselle avoient été fabriquées avec de l'or et de l'argent volé, puis acheté par les orfèvres. Je n'ai jamais vu une aussi grande quantité de linge ; il provenoit des vols faits par les lingères et les blanchisseuses ; car tout ce qu'on vole sur la terre va en enfer après la seconde ou troisième génération des voleurs.

On servit premièrement un plat en pyramide de tailleurs rôtis à la broche. Lucifer aime beaucoup ce mets-là, et ce n'est pas à tort que les tailleurs disent souvent : *Que le diable me croque* ; car il en avale beaucoup, et les démons, ses convives, en font de même. Les sujets ont les mêmes goûts que leur prince, qu'il soit bon ou mauvais.

Je demandai à un démon pourquoi

le prince infernal mangeoit plus de tailleurs que de cuisiniers , de boulangers , de bouchers , de perruquiers , en un mot , de gens d'autres métiers. C'est , dit-il , par une raison de politique ; car il auroit bientôt épuisé un corps de métier autre que celui des tailleurs ; les autres sont en bien moindre nombre : celui-ci est si considérable que , si on les mangeoit tous dans un jour , autant en reviendrait le lendemain ; ils arrivent en troupes comme des étourneaux. Quelquefois , en les voyant venir de loin , nous croyons que ce sont des armées entières qui viennent nous assiéger. Ce métier vaut à l'enfer beaucoup plus que vous ne pourriez le penser : on envoie près des tailleurs de jeunes diables sans expérience ; leurs boutiques sont autant d'académies pour notre jeunesse. Si vous aviez des yeux bien fins , vous verriez plus de cinquante

jeunes démons dans une boutique de tailleur ; les uns coupent le drap , les autres le cousent ; ceux-ci ramassent les pièces superflues et les mettent dans le lieu qu'ils appellent *la rue* ; ceux-là ne font qu'ouvrir et fermer le coffre qu'on appelle *l'œil*. Il y en a qui portent des pièces à la friperie pour les revendre ; d'autres qui font des habits entiers des échantillons coupés à la pièce du drap. Enfin il y en a d'autres qui sont auprès de la femme , des filles , et des valets du tailleur , pour les aider à voler le drap ou à étendre le galon.

Quand ces jeunes démons ont fait leur apprentissage de diablerie , on les renvoie chez les marchands. Là , ils raccourcissent toutes les mesures , et se mettent quelquefois dans la balance où est la marchandise , pour la faire peser davantage. Si vous voyiez leurs singeries , vous vous en amuseriez.

Dès que ce plat fut enlevé de table, on en servit un autre de tailleurs cuits sur le gril. Après celui-là, il en parut d'autres de cuits en pâtés, d'étouffés dans un pot, de frits à la poêle, et d'accommodés de cent autres manières, avec cette seule différence, que ceux de chaque nation avoient un accommodage particulier. Les tailleurs français étoient à la broche; les anglais, sur le gril; les hollandais, frits; les allemands, étouffés dans un pot; les italiens, en ragoût; les espagnols, bouillis, parce qu'ils sont ordinairement durs; les polonais, en pâtés; les hongrois, salés; les turcs, au riz; les grecs, au vin; les arabes, séchés au soleil; les égyptiens, à la sauce d'ognon; les algériens, frits au lard; les portugais, confits au sucre; les danois, les suédois, les moscovites, étoient presque tous de même, c'est-à-dire cuits à l'eau-de-vie; les tartares,

bouillis dans de la graisse de cheval; les persans , fricassés avec le suc de démon ; les indiens , cuits dans les bananes ; les chinois et tous les insulaires , assaisonnés de beaucoup d'épiceries et de sucre ; tous les éthiopiens , les nègres de Fez , de Maroc , de Guinée , cuits dans le beurre noir ; et les américains , dans le lait. Voilà bien des tailleurs , dis-je alors au démon , qui étoit près de moi , et il faut que ces cuisiniers entendent bien leur métier , pour faire tant de plats d'une viande qui ne diffère l'une de l'autre que comme les bœufs d'Espagne diffèrent de ceux d'Irlande.

On servoit à Lucifer du vin des différents cabaretiers du monde. Fi ! dis-je à ce démon , votre maître ne se connoît guère en vins. Vous vous trompez , me dit-il ; il est vrai que ce vin a été mélangé d'eau , de sucre , d'épiceries ; mais on oblige les caba-

retiers d'en séparer toutes ces drogues, même l'eau qu'ils y mettent ordinairement, en sorte qu'il reste pur, net et clair; si les cabaretiers ne le faisoient ainsi, on les feroit fouler dans un pressoir, et on tiroit de leurs veines tout le vin qu'ils ont bu eux-mêmes. Quoi! dis-je, ne vivez-vous donc que de chair humaine? De quoi donc vivre? répondit-il. Pouvons-nous manger des bœufs, des moutons, des perdrix, des poissons, des légumes? Les animaux ne parviennent ici qu'en fumée, et les herbes ne croîtroient pas dans un lieu aussi chaud. Que veut dire cela, que les animaux parviennent ici en fumée? — C'est que les idolâtres les sacrifient au prince des démons : cette fumée pénètre jusque dans ce lieu; c'est le seul parfum qui soit agréable à notre souverain, car pour les huiles de senteur, les poudres, les pommades

dont les hommes et les femmes de l'autre vie font usage , Lucifer en est si incommodé , que ceux qui s'en sont servis n'oseroient s'approcher de son appartement. Parbleu ! dis-je, Lucifer a donc l'odorat meilleur que celui d'un chien de chasse ? — Oui, il l'a si fin, qu'il sent si une fille a été sage ou ne l'a pas été, si elle a été mariée une fois ou plusieurs : et l'autre jour il vint ici une meneite, qui faisoit profession du menettisme, en portant l'habit, l'air et le reste ; voulant faire la sucrée, disant qu'elle n'avoit été envoyée dans ce lieu que pour s'être donné la discipline contre la défense de ses directeurs ; mais le prince la fit approcher, la sentit, et dit aussitôt que cet habit, tout modeste qu'il fût, couvroit beaucoup d'indévotion, de sacrilèges, de galanteries et de faussetés. La jeune fille se retira tout honteuse ; elle ne s'imaginait pas que personne pût

savoir ce que , sous un aussi simple extérieur , elle avoit fait dans sa vie. Vous voyez que Lucifer a le nez fin. S'il a , dis-je , les autres sens aussi parfaits , il mérite de commander aux enfers. Cependant Lucifer mangeoit de très-bon appétit avec les autres seigneurs invités à sa table. Outre les gens de son conseil , il y en avoit un grand nombre que j'entendois appeler par des noms qu'on donne aux dieux de la Fable , tels que Jupiter , Saturne , Apollon , Mercure ; et aux Déesses , telles que Junon , Vénus , Diane , Proserpine , et autres. Je crois qu'il y avoit plus de cinquante personnes à table. Ces dieux et ces déesses étoient des hommes et des femmes comme les autres ; et , en y réfléchissant , je pensai que c'étoient des princes et des princesses que les peuples avoient mis au rang des dieux : mais ces peuples ignorants se sont trompés ,



car leurs dieux , au lieu d'être au ciel, sont en enfer. C'est ce qui arrive souvent dans le monde : tel est regardé comme un honnête homme, qui est pire que celui qu'on regarde comme le plus fripon ; tel comme un bonhomme, qui est le plus méchant : souvent aussi on parle comme d'un bienheureux après sa mort, de celui à la place de qui on seroit bien malheureux si l'on s'y trouvoit. C'est le sentiment d'un saint Père, qui dit qu'on croit au ciel des personnes qui sont en enfer.

Le dessert qu'on servit à ce grand démon étoit plaisant à voir : c'étoient des hypocrites, des bigots, des moines apostats, le tout confit au sucre. Au milieu de cela étoit une maison de campagne en sucrerie. On y voyoit le bâtiment avec ses fossés à l'entour, le jardin, le parc, le bois, les prés, les vignes, les viviers, les fontaines, les jets d'eau, le moulin, les écu-

ries , les fermes : le tout fait dans la symétrie de l'architecture. Le démon s'apercevant de ma surprise , me dit que le diable mangeoit ordinairement les biens injustement acquis. N'avez-vous pas , m'observa-t-il , entendu dire que bien mal acquis ne tarde pas à aller au diable ? Cela nous vient ; car sachez que ce qui se perd dans le monde tombe ici. Vous trouveriez dans nos magasins toutes sortes de choses : des boutiques entières de marchands , des amas de grains et de vins , des tonnes pleines d'argent , un arsenal rempli d'armes , des cabinets de bijoux et de pierreries , des tablettes couvertes de médailles antiques , une espèce de panthéon rempli d'idoles d'or , d'argent et de bronze , que vous avez pu voir chez les antiquaires ; car cela provenant de larcins , d'escroqueries , d'usures , nous revient de droit.

Après le dessert , les Juifs et les

Turcs apportèrent du café , du thé , du chocolat , du tabac , de l'eau-de-vie , des liqueurs et de l'opium. Les seigneurs burent de tout cela , et Jupiter prit tant de tabac et d'eau-de-vie , qu'il s'enivra. Il se mit à chanter en grec une chanson qui signifioit :

« Quel charmant spectacle pour le  
 « grand Lucifer ! Ces morts dispersés  
 « dans cet antre sont pour lui un  
 « mets délicieux. Amour rusé , et  
 « vous , dieux des combats , du larcin ,  
 « et du verre , contribuez à contenter  
 « les désirs et le goût de notre sou-  
 « verain. Tandis qu'on est dans le  
 « Tartare , il ne faut point espérer  
 « ailleurs des plaisirs , il ne faut plus  
 « penser aux objets qui nous en ont  
 « procuré en d'autres lieux. »

Pendant que Jupiter répétoit cette chanson , Junon l'accompagnoit en disant :

« Tandis qu'on est dans le Tar-

« tarè , il ne faut point espérer ail-  
« leurs des plaisirs. Amants , vous  
« jouissiez du bonheur , la mort vous  
« a séparés de l'objet de vos vœux :  
« c'est pour toujours. »

A l'imitation de Jupiter et de Vé-  
nus , Mercure et Mars chantèrent  
aussi. Le premier disoit :

« Oui , quand on est dans le Tar-  
« tare , on ne peut espérer ailleurs  
« des plaisirs. L'argent , qui fit notre  
« amour , s'est perdu à jamais. Nous  
« l'aimons encore , mais sans espé-  
« rance d'en jouir. »

Et Mars , avec une voix de ton-  
nerre , chantoit.

« Oui , quand on est dans le Tar-  
« tare , on ne peut espérer ailleurs  
« des plaisirs. La guerre , qui faisoit  
« nos délices , n'est plus pour nous  
« qu'une vaine fanfare. Ici on n'en-  
« tend ni fifre ni tambour. »

Après ce petit concert , qui amu-  
soit Lucifer , il fit appeler ses joueurs

d'instruments, qui se joignirent aux dieux et aux déesses. On entendit alors la musique la plus effroyable. Aux sons des violons, des basses et d'autres instruments dont jouoient ceux qui avoient été musiciens dans le monde, se joignoit un bruit épouvantable de tonnerre, et celui d'un vent affrenx, tel qu'il est lorsqu'il siffle dans une rue étroite ou à travers un bois de sapins. Ce bruit fut suivi d'un autre, semblable à celui qui se fait entendre lors de l'éruption du mont Vésuve ou du mont Etna. Mon oreille fut ensuite frappée par un mugissement tel que celui de la mer, lorsqu'elle est agitée par une furieuse tempête. Tous ces instruments cédèrent à un chœur de voix qui sortoient des abîmes. On n'entendit que plaintes, gémissements, cris, et comme des hurlements de chiens impatients de sortir de la prison où ils sont renfermés. Je serois

mort de peur, si je n'avois été averti que c'étoit la musique dont se divertissoit le prince des enfers.

Jupiter et Mars, malgré leur intrépidité, trouvèrent cette musique fort désagréable, et ne chantèrent plus. Ils en marquèrent leur déplaisir à Lucifer. On remporta la table et le buffet, et l'audience ayant été reprise, on fit l'appel des causes des différens états, et après qu'on eut jugé celles des gens de justice, des gens d'épée et des gens d'église, on fit venir les femmes de toutes conditions.

On vit paroître la belle Hélène, qui se plaignoit de ce qu'au retour du siège de Troie elle avoit été condamnée à être pendue par Polixo, sa parente, chez qui elle s'étoit réfugiée dans l'île de Rhodes, Nicostrate et Mégaponte l'ayant chassée de la Grèce. On lui demanda si elle avoit consenti à être enlevée par Pâ-

ris, si elle lui avoit accordé les dernières faveurs avant de sortir du Péloponèse ; si elle en avoit accordé au roi d'Égypte quand son vaisseau aborda dans ses états : elle répondit ingénument à ces questions , que, ayant été mariée , par politique et par force , au prince Ménélas , elle l'avoit prévenu qu'elle ne l'aimeroit jamais. Aimiez-vous , dit Lucifer , le prince troyen avant votre mariage ? Je ne l'avois point encore vu , répondit-elle ; mais mon cœur n'avoit jamais été pour Ménélas ; il étoit libre quand Pâris vint à Argos , et sa première impression fut en faveur de ce prince étranger. Suis-je coupable pour cela de tous les maux qu'a causés le siège de Troie ? D'ailleurs , les Grecs ne devoient pas se plaindre de cet enlèvement comme d'un crime contre l'hospitalité. Quelques années auparavant , ils avoient enlevé une Troyenne ; et jadis , Jupiter , d'ori-

gine grecque , n'avoit-il pas enlevé Europe , jeune princesse de l'Asie , de cette partie du monde habitée par les Troyens.

Ménélas parla après sa femme , dont il exagéra l'ingratitude et l'infidélité ; il l'accusa de l'avoir empoisonné quand il l'eut reprise au retour de Troie. Pourquoi me faire mourir , dit-il , puisqu'elle avoit la liberté de se remettre dans les mains de ses parents. Pouvois-je faire davantage pour lui marquer mon regret de l'avoir perdue , après son enlèvement , que de faire bâtir en sa mémoire un temple consacré à Vénus ? Vous êtes un bonhomme , dit Jupiter à Ménélas. Qui vous a dit qu'un mari se faisoit aimer de sa femme par des caresses et des services ? Une femme qui n'aime point son mari , prend tous ces soins pour des ruses inventées par la jalousie ; elle le croit faux et méchant. N'ac-



cusez donc que votre patience et votre foiblesse , et entre nous qui sommes morts et ne pouvons être entendus des vivants , on est trop bon de faire tant de bruit pour l'infidélité d'une coquette ; et Jupiter chanta une chanson dont le sens étoit qu'on étoit souvent très-heureux d'être débarrassé de sa femme , qu'on jouissoit alors des avantages de la liberté.

M'est-il permis , dit Ménélas , d'être insouciant comme vous l'êtes ? Il faut avoir une grande force d'esprit pour vaincre une passion telle que celle de l'amour. Qu'il est cruel d'aimer et de ne pas être payé de retour ! Eh bien , je me condamne moi-même. Qu'Hélène vide sa querelle avec sa parente Polixo , j'y suis étranger.

Puisque ce prince grec, dit Lucifer, s'est franchement condamné , je vais donner un arrêt pour les maris qui

auront à se plaindre de leurs femmes, et pour les femmes qui auront à se plaindre de leurs maris. L'arrêt étoit conçu en ces termes.

« Puisque l'amour est naturel, qu'on n'en peut donner aux femmes à volonté, et que ni la jalousie ni les rigueurs d'un mari ne sont propres à ramener une femme à la fidélité conjugale, nous ordonnons que tous les maris souffriront la peine d'un fol et indiscret amour, sans avoir pour cela aucun droit à exercer contre leurs femmes; permis pourtant à eux de se venger par des intrigues avec des étrangères, et de contribuer par leur patience et leur complaisance à la ruine de leurs rivaux. Défendons aussi aux femmes de se plaindre des intrigues amoureuses de leurs maris, ou les condamnons aux tourments de la jalousie; permis également à ces dames, qui ne sont point aimées de leurs

maris , de recevoir les soins et les attentions de leurs voisins. Défendons enfin aux époux des deux sexes de venir élever des réclamations sur ces sujets, et les mettons d'avance hors de cour. Mandons à nos démons, et principalement à Asmodée, le démon du mariage, de tenir la main à l'exécution de la présente ordonnance.

» Donné aux enfers, grande salle d'audience, pour être signifié à qui il appartiendra. Signé *Lucifer*, roi des enfers; et plus bas, par monseigneur le diable, *Patiras*. »

Seigneur, dit Cléopâtre, cet édit ne peut préjudicier à mes droits contre Auguste, empereur des Romains. Son ambition le portoit à attacher à son char de triomphe la reine des Egyptiens. Pour me soustraire à cette honte, je me donnai la mort; je demande qu'Auguste soit puni comme si je l'avois reçue de ses mains.

Suis-je responsable de votre action ? dit Auguste : qui vous avoit appris que je voulois vous faire cet affront ? César vous avoit aimée ; Pompée aussi , je le crois : Marc-Antoine , on n'en peut douter ; la réputation de ces charmes par lesquels vous aviez soumis les vainqueurs du monde , avoit fait une telle impression sur mon cœur , que je voulois en même temps vous y faire régner , et vous rétablir sur le trône de vos aïeux ; mais la crainte qu'éprouvent facilement les personnes de votre sexe , la fierté , l'orgueil vous égarent , et vous employâtes , pour vous donner la mort , un poison si subtil , que je ne pus même découvrir la cause de votre mort.

Ah ! tyran , dit Antoine à Auguste , vous ne fûtes pas satisfait de me causer à la fois la mort et la perte de mon empire , vous deviez causer aussi la mort de mon épouse , que je

préférois au trône. Cela n'est point, je vous le répète, reprit Auguste; c'est vous qui abandonnâtes le champ de bataille pour suivre votre Cléopâtre; c'est vous qui vous fîtes tuer par un valet pour ne pas tomber dans mes mains; c'est par votre conseil que Cléopâtre se donna la mort. Grand Lucifer, je suis innocent de ces faits.

Nous ordonnons, dit Lucifer, que les uns et les autres seront livrés aux remords de leur conscience; s'ils veulent un autre jugement, qu'ils se présentent devant Astarté, souveraine des femmes, auxquelles Vénus et Pallas sont adjointes; leurs causes seront plus amplement examinées.

Vint ensuite une reine accompagnée de beaucoup de femmes et de filles armées comme des soldats: on disoit que c'étoit la fondatrice du royaume des Amazones. A cette troupe se joignoient Zénobie, reine de Palmire; Elisabeth, reine d'An-

gèterre , et d'autres princesses qui ont gouverné leurs états.

Amazonide , fille de Samornas ( ainsi s'appeloit la fondatrice de cette monarchie de femmes ), se plaignit contre Hercule de ce qu'il avoit fait captives quelques-unes de ses sujettes ; contre Thésée , qui en avoit enlevé une pour l'épouser , lorsque leur armée fut battue dans la Grèce ; contre Achille , qui avoit fait mourir la princesse Orythie , pour avoir secouru les Troyens ; contre Alexandre-le-Grand , de ce que , non content des faveurs qu'il avoit reçues de la reine Thalestris , il avoit mis son royaume à contribution ; contre les Ephésiens , qui , par ingratitude envers les Amazones , avoient fondé leur ville , s'étoient donnés à d'autres maîtres , et ainsi de même contre beaucoup d'autres princes et d'autres peuples.

Illustres femmes , dit Lucifer , un

sexe aussi fragile que le vôtre , une monarchie si naturellement portée vers la tendresse, ne pouvoient résister à la force des hommes, ni se soustraire à un empire aussi doux que l'est celui de l'amour. Vous avez voulu agir contre votre destination. Faites pour vous rendre, vous avez voulu commander ; mais les femmes ne règnent qu'après s'être soumises aux lois de l'amour ; il rend les hommes plus dociles à la volonté des femmes. Si les hommes ont eu des torts avec vous, accusez-en votre cœur ; il vous a fait l'injure dont vous vous plaignez. Un guerrier fier et galant est plein d'ardeur pour la victoire lorsqu'une belle amazone en doit être le prix ; au lieu qu'une amazone craint de vaincre un guerrier dont les qualités aimables l'ont déjà désarmée. Ainsi nous renvoyons à vous-mêmes l'examen des affaires que vous avez portées à notre tri-

hunal. Faites-vous la justice que je vous ferois si je les examinerois avec plus de soin, et que toutes les femmes se persuadent bien qu'elles n'ont pas de plus grand ennemi que leur propre cœur. Zénobie sortit des rangs, et dit à Lucifier que son cœur n'avoit point été le maître de sa tête. Elle dit : Je perdis mon époux Odenat, que j'avois aimé chastement; il me laissa jeune, néanmoins mes sujets voulurent bien m'obéir; je les gouvernai pendant plus de trente ans, et, je peux le dire ici, je les gouvernai avec autant de douceur que de sagesse. Lorsque les trente tyrans partageoient l'empire, sous Galien, je pris possession de la province dont j'avois en Syrie le gouvernement, et je la réunis à mon empire; car elle en avoit été autrefois détachée. Aurélien me déclara la guerre, et, ayant ravagé mes états, il me mit captive à la suite de son char de triomphe.



Pour tâcher de vaincre la fidélité que je gardois à la mémoire de mon époux, et de me consoler de la perte de ma couronne, il m'exila, sous un prétexte spécieux, dans la terre de Tyburte; mais il ne put rien gagner sur ma constance. Le dépit et la rage le saisirent; il fit mourir Hérennianus et Timolaüs, mes deux fils, que j'avois élevés moi-même; je leur avois donné beaucoup d'instruction; je leur avois appris les langues égyptienne, grecque et latine; c'est pour leur usage que j'avois composé un abrégé de l'Histoire Orientale et de celle d'Alexandrie. Quelle fut ma douleur en me voyant privée de ces deux enfants qui auroient pu faire revivre mon nom, et faire honorer mon sang sur le trône de Palmire! Qu'on ne me vante point la libéralité de ce prince envers ses sujets: je sais qu'il leur distribua fort souvent des habits, du blé, du vin et de l'huile; mais cette vertu

étoit ternie par son avarice envers les étrangers. Ne pouvoit-il se contenter des bornes de l'empire romain , qui étoit un monde entier , où l'on pouvoit faire des voyages par terre et par mer ? et pourquoi ne l'accuserois-je pas du meurtre de mes fils , puisqu'il fit mourir le fils de sa sœur ? Sa cruelle jalousie pouvoit bien s'étendre sur les enfants d'une reine qui n'étoit rien pour lui. Justice , Dieu des enfers ! ne souffrez pas que Zénobie retombe encore sous la tyrannie de cet orgueilleux empereur ; car , ici même , il prétend encore l'exercer sur moi. La mort ne rend-elle pas égaux les monarques et les sujets , les vainqueurs et les esclaves ? Un poëte romain l'a dit ; elle frappe sans distinction à la porte des palais et des cabanes : Lucifer , enfer , remords , tourments , éternité , faites-moi justice de ces tyrans importuns.

Parlez , Aurélien , dit Lucifer ;

qu'avez-vous à prétendre sur cette princesse ?

L'empereur répondit ainsi : Aurélien , empereur des Romains , souverain pontife , consul , censeur , augure , tribun du peuple , germanique , parthique , persique , arabe , scythique , africain , à Lucifer. Retranchez tous ces vains titres , dit Bélial , qui étoit assis près de Lucifer : si le moindre gueux en vouloit prendre autant , ne le pourroit-il pas , ayant parcouru beaucoup de pays et fait différents personnages pour vivre ? — Je ne serai donc qu'Aurélien ? — Oui , vous ne serez qu'Aurélien. — Je n'y consentirai pas , et j'aime mieux être condamné que de ne pas mettre toutes mes qualités en tête de mes défenses. Cet empereur s'en alla donc sans vouloir répondre , et Lucifer accorda ce que la reine Zénobie avoit demandé. On vit paroître ensuite Elisabeth , reine d'Angleterre. Elle

se plaignoit du comte d'Essex , qui n'avoit pas voulu l'aimer dans le temps où elle étoit recherchée de tous les princes de l'Europe. Lucifer la renvoya au tribunal d'Astarté , où il avoit renvoyé les Amazones.

Après elle vint Didon , reine de Carthage. Elle se montra fort mécontente de Virgile , qui l'avoit faite amoureuse d'un homme qu'elle n'avoit jamais vu. Renvoyée au même tribunal.

Sapho aussi étoit sur les rangs. Elle prétendoit qu'il n'y avoit point eu d'autre Sapho qu'elle , qui étoit née dans l'île de Mitylène , avoit donné son nom aux vers saphiques , et étoit l'auteur des poésies dédiées à son ami Phaon , dont une avoit été transcrite par Ovide.

L'autre Sapho disoit qu'elle étoit la véritable , la seule Sapho qui eût existé ; qu'elle étoit née à Erise , au temps où Tarquin l'ancien régnoit à

Rome; qu'elle avoit été mariée à Cersyla, né à Andros, un des aïeux de la muse Clio, et qu'elle avoit composé des poésies de différents genres.

Sapho de Mitylène l'emporta. Il fut défendu à l'autre de prendre ce nom, même de s'attribuer aucun ouvrage, parce que ce que possède une femme appartient à son mari, et que, suivant les lois de toutes les nations, tout doit se faire et paroître au nom du mari.

Sapho ayant été confirmée dans sa possession, accusa Phaon de froideur et d'ingratitude. Lorsque je lui eus donné mon cœur, dit-elle, je ne fus plus maîtresse de moi-même : je voulus, par mes ouvrages, immortaliser mon amour et son nom. Dur comme le rocher du Parnasse, inflexible comme le plus fort chêne de la Thessalie, impénétrable comme l'isthme de Corinthe, il dédaigna mes feux; mes vers ne firent sur lui

aucune impression : las de ma possession, il ne chercha qu'à m'éloigner de lui ; il ne fut point sensible à ma douleur ; et lorsque du rocher de Leucade je me précipitai dans la mer, il ne m'a point donné de larmes. O rage ! ô fureur d'amour ! vengez mon injure.

Lucifer ordonna encore que Sapho iroit faire valoir sa cause devant la déesse des femmes.

Arthémise vint exposer ce qu'elle avoit fait pour éterniser la mémoire de son époux. Elle nomma cent fois son cher Mausole, et demandoit qu'il lui fût rendu, puisqu'elle étoit morte d'amour pour lui. La matrone d'Ephèse, qui étoit près d'elle, se mit à rire aux éclats, trouvant très-plaisant qu'une femme qui avoit perdu son mari le redemandât aux enfers. Toutes les deux paroissant folles par des raisons contraires, furent renvoyées dans leurs cachots.

Lucrece, dame romaine, les remplaça. Elle demanda justice contre Tarquin, qui, l'ayant violée, avoit été la cause de sa mort. Jupiter, qui vouloit s'amuser, s'informa si elle avoit été violée avant de se frapper. Oui, dit-elle. — Qui vous empêchoit de poignarder Tarquin avant son action? — Il étoit plus fort que moi, et m'auroit tuée lui-même. — Étoit-il seul? — Oui. — A-t-on jamais vu qu'un homme seul pût faire ainsi violence à une femme, à l'objet de son amour? Pourquoi ne vous êtes-vous pas tuée avant qu'il eût consommé son entreprise? — Vous êtes si pressant, qu'il faut bien que je vous dise la vérité. Collatinus, mon mari, connoissant mes intrigues avec le jeune prince, me poignarda lui-même, et fit courir ce bruit très-faux pour s'emparer de la république avec Brutus, son collègue. Ce Jupiter, murmura-t-elle en se retirant

fort en colère , est d'une importunité.... ne lui semble-t-il pas qu'aucune femme n'est capable de l'action héroïque qu'on m'attribue , et qu'elles sont toutes des coquettes ?

Il faut, dit Lucifer, que toutes ces femmes se retirent devant le tribunal établi pour elles. Il fit ensuite approcher quatre princes qui demandoient audience.

Le premier étoit Darius, qui s'emporta contre Alexandre-le-Grand; le second, Bajazet, qui accusoit Tamerlan de brigandages; le troisième, Constantin Paléologue, qui reprochoit à Mahomet sa cruauté et son ambition; le quatrième, Montezuma, roi du Mexique, qui se plaignoit de l'usurpation des Espagnols contre Fernand de Cortez. On alléguâ aux trois premiers les droits de la guerre et la prescription. Quant au dernier, il fut écouté plus par curiosité, que dans



l'intention de lui rendre ses terres.

Montezuma parla à peu près ainsi : J'étois possesseur légitime et tranquille des états du Mexique, que mes pères possédoient depuis le déluge universel, si ce n'étoit point avant; car il y a des gens appelés *Préadamites*, qui ont soutenu que Dieu avoit créé des hommes dans cette partie du monde appelée *Amérique*, qui ne descendoient point du premier homme, créé en Asie, et qu'on appelle *Adam*. L'avarice et la témérité de quelques marchands les portèrent à traverser ce grand espace de mer qui sépare l'Amérique de l'Europe. Ils se présentèrent comme des gens qui, ayant fait naufrage, avoient besoin de secours. Nous leur donnâmes de nos fourrures, de nos bois, de notre argent; nous les aidâmes de tout ce qui étoit en notre pouvoir. Tous ces dons, qui devoient leur faciliter un honnête commerce

et les engager à la reconnoissance ; ne firent qu'accroître leur cupidité et leur avarice. Nous étions leurs amis, ils firent de nous leurs sujets, après nous avoir combattus avec des armes qui nous étoient inconnues. Ils montèrent sur des animaux qu'ils appeloient des *chevaux*, dont nous fûmes d'abord fort effrayés ; nous le fûmes davantage par le bruit terrible de leurs canons, qui nous mirent en fuite ; mais ayant repris courage, et connoissant les forces de nos ennemis, nous rassemblâmes toutes nos troupes. Ils se prévalurent de la supériorité de leurs armes, nous tinrent renfermés dans nos villes, nous y assiégèrent, nous massacrèrent ou nous firent captifs, et portèrent partout le ravage et l'incendie. Ils m'ôtèrent la vie, sans respect pour la majesté royale, que je ne tenois que de Dieu. S'il est permis d'usurper les biens et les états d'un autre, pour-

quoi les sujets ne font-ils pas la guerre à leurs souverains? pourquoi une famille n'en ruine-t-elle pas une autre? pourquoi le plus fort et le plus méchant ne règnent-ils pas, l'un sur les foibles, l'autre sur les bons? Le droit naturel qui donne à chacun la chose qui n'a point de possesseur, étoit-il pour le roi d'Espagne, ou pour moi qui avois reçu le Mexique en héritage de mes pères? Le droit des gens, qui maintient les possessions, et qui défend qu'on trouble les légitimes propriétaires, étoit-il en faveur du roi d'Espagne ou en ma faveur? La raison de tous les temps, de tous les pays, accuse les Espagnols. On nous a appris dès l'enfance qu'il ne faut point faire aux autres ce que nous ne voulons point qu'on nous fasse. Avois-je été porter la guerre en Espagne? pourquoi est-on venu la porter chez moi, et, dans des contrées où l'on avoit reçu tous

les soins de l'hospitalité, faire périr un nombre prodigieux d'hommes ? Quelle horrible ingratitude ! quelle affreuse injustice ! quelle cruauté atroce ! Lucifer, soyez le vengeur de la moitié du monde ; punissez les Espagnols. Fernand Cortez s'excusa sur les ordres du roi son maître. Il avoua que la raison, l'humanité, la justice, parloient par la bouche de Montezuma ; mais il avança que c'étoit aux conquêtes des Espagnols que les Indiens étoient redevables de la connoissance du vrai Dieu. Sur cela Montezuma s'écria : Que le dessein des Espagnols n'étoit pas de détruire l'idolâtrie dans l'Amérique, mais seulement d'enrichir l'Espagne aux dépens de cette partie du monde ; que cela étoit si vrai, qu'il n'y avoit au Mexique de chrétiens que des Espagnols et des esclaves, qui ne faisoient pas la cent millième partie de ses habitants.

Que voulez-vous, dit Lucifer, que je fasse des Espagnols ? Je ne demande pas, répondit le prince, que mes états me soient rendus. Un jour, peut-être, un de mes descendants, ou quelque généreux Indien, délivrera ma patrie du joug espagnol. Je voudrois seulement qu'on laissât les Indiens qui ont été tués dans la conquête du Mexique, rôtir à la broche et manger leurs cruels vainqueurs : par ce moyen, ma nation seroit suffisamment vengée.

Nous accordons à Montezuma, dit Lucifer, les Espagnols qui ont conquis le Mexique, à l'exception des tailleurs, que nous réservons pour notre table.

Après cela vint un abbé qui prit le titre de dix abbayes, d'autant de prieurés et de dix-huit cures. Voilà, dit Lucifer, un abbé qui a autant de titres qu'un empereur romain. Parlez, de quoi vous plai-

gnez-vous ? n'aviez-vous pas assez de bien pour vivre dans le monde honnêtement et suivant votre état ? comment avez-vous employé vos revenus ? — Le jeu, les femmes, la bonne chère, les chevaux, les chiens, les équipages, les habits et les parents, les ont mangés. — Vous me demandez sans doute justice contre les auteurs de votre ruine : je vais vous la faire bonne et prompte. Pour faire enrager tous vos ennemis, je vous mets à la discrétion de la troupe de gueux qui remplissent les avenues de mon palais, et qui ne seroient pas damnés, si, par des aumônes qui vous auroient peu coûté, vous les aviez mis hors de la nécessité d'être des voleurs et des fripons. Allez, apprenez dans les enfers à vous passer de peu.

Les menettes, les bigots, les hypocrites, demandèrent audience. Voici de plaisantes gens, dit Luci-

fer à Jupiter : ils nous divertiront. Un comédien d'Italie , dit un d'eux, nous a tous joués, comme s'il y avoit du mal à paroître d'honnêtes gens en public. Quand on ne seroit pas ce qu'on paroît être, a-t-on tort de donner un bon exemple? Il est vrai que si notre vie, cachée sous ce voile, eût été mise à découvert, on auroit reconnu notre hypocrisie et notre fausse dévotion; mais nous ne faisons tort à personne, et s'il y avoit là un tort, c'étoit pour nos consciences.

Le comédien italien, qui étoit là par hasard, et que je n'avois point aperçu, s'écria : A moi, comédiens de France et d'Italie ! notre cause est commune. Aussitôt parut une foule de comédiens rangés autour de leurs maîtres, parmi lesquels je vis avec plaisir Juvénal, Térence, Plaute, Sénèque le tragique, et des auteurs grecs, latins et françois, anciens et modernes.

Le comédien derrière lequel ils s'étoient rangés décria les mœurs de son siècle, et fit voir la lâcheté des hypocrites, abusant de ce qu'il y avoit de plus saint dans la religion pour tromper les hommes, duper les simples, et se faire une réputation non méritée. Qui pourroit croire qu'un homme fût assez scélérat pour vouloir tromper à la fois Dieu et le monde ? C'est ce que font les hypocrites, lorsque, sous le voile de l'amour divin et avec un air d'humilité plus orgueilleux que la vanité même, ils cachent l'amour des créatures, le mépris de leurs frères, et une vie licencieuse qui n'est connue que de ceux qui y prennent part. Une femme veut cacher à son mari une intrigue amoureuse ; elle est en dévotion le matin, et le soir elle va au sermon, où elle sait qu'elle verra son ami. Souvent l'église est la maison d'une amie ; le prédicateur, un



beau jeune homme dont les manières parlent mieux que les discours. Souvent la partie est carrée : on y joue la vérité , la chasteté , la continence , l'argent des maris , et le reste.

Ce qui se passe en amour se passe aussi dans les affaires civiles. Qui croiroit que ce dévot fut un usurier ; qu'il eut presque pour rien le pré , la vigne , la maison d'un paysan ? Oh ! c'est un saint homme ! Il est plein de conscience ; tous les jours on le voit à l'église ; sa piété est exemplaire. Voilà ce qui revient d'être un hypocrite. Cette tromperie n'est point en pure perte : car à quoi serviroit aux bigots de vivre dans une si grande contrainte , si cela ne leur procuroit des plaisirs , des biens , et ne servoit leur vanité ; toutes choses qui les attachent aussi bien que les grands seigneurs ?

Et moi , dit une femme , puis-je

être accusée d'hypocrisie ? Ma vertu, ma science, mes écrits, n'ont-ils pas montré la solidité de ma dévotion ? n'a-t-on pas autant parlé de moi que de sainte Thérèse ? n'ai-je pas eu comme elle des apparitions, des visions, l'esprit de prophétie, le discernement des esprits et des consciences ? qui plus que moi a senti les effets de la grâce dans son ame et dans son sein ? J'en étois si remplie, qu'il falloit me délayer, et me mettre à l'aise dans mon corps-de-jupe. A-t-on jamais vu que la grâce passât du corps d'un saint dans le corps d'un autre ? Par quelle magie, dit le comédien, pouviez-vous communiquer à un autre une chose purement spirituelle, qui alloit s'attacher au corps de celui qui sans doute étoit près de vous ; car je pense bien que la sympathie ne s'étendoit pas jusqu'aux absents ? Et cette grâce à la fois corporelle et spirituelle

partoit-elle de chez vous , suivant votre intention ? — Non , mais ceux qui vouloient la recevoir la recevoient lorsqu'ils y avoient certaines dispositions , sans cependant en ressentir comme moi les effets. Voyez , messieurs les gens d'esprit , dit le comédien , si pareille chose n'est pas au-dessus de votre intelligence ? n'est-ce pas tromper le monde par des artifices bien spirituels ? voyez quelle est cette grâce nouvelle , inconnue : quel dévot a jamais donné à la grâce cette vertu ? et quel mystique a jamais tenu ce langage ? Vraiment , madame , la grâce vous est obligée , et le fanatisme vous doit des remercîments ; les visionnaires et les fous des petites maisons ont gagné leur procès ; les anciens hérétiques et les prétendus consolateurs vous doivent une statue et une chapelle.

Une autre femme dit : Je n'ai point

eu de ces visions ; mais j'en ai eu de bien réelles : j'ai vu ce que je croyois voir , et si j'avois de la dévotion , c'étoit pour mes directeurs. J'en avois un que je regardois comme mon ange gardien ; j'avois pour lui une extrême reconnoissance ; je lui faisois des présents ; il ne manquoit de rien avec moi ; je le voyois tous les jours , et j'aurois moins aimé lui manquer de parole qu'à mon père. Etoit-il malade , je souffrois aussi , et pour le soulager je lui envoyois bouillons , confitures , fruits , même de l'argent. J'avois tant d'ennui lorsque je ne le voyois pas , que je ne pouvois rien supporter chez moi. J'étois inquiète , impatiente , mélancolique ; tout m'obsédoit. Ses supérieurs ayant ordonné son changement , je fus près de mourir. Je ne laissois partir aucun courrier sans lui écrire. Si je ne recevois pas de ses lettres , nouvelles peines : mille fantômes se présentoient à mon

esprit. Je me le représentois donnant ses soins à une autre que moi ; je pensois que l'absence et l'éloignement avoient changé son inclination. Il revint. Quelle joie ! Je courus chez lui , quoique je fusse tout en désordre. Le lendemain , je fus à ses pieds ; chaque jour de la semaine j'allois lui raconter mes plaisirs et mes peines. Dans ce temps , un honnête homme me rechercha en mariage ; je fus consulter mon directeur ; il me défendit de revoir cet homme , qui reçut aussitôt son congé. Un autre brave cavalier vint s'offrir, nouveau congé donné. Me voilà dans ma trente-cinquième année ; mon directeur m'exhorte à consacrer à Dieu ma virginité. Je postule dans un monastère , il ne veut pas que je sois religieuse. Cependant il s'en va dans l'autre monde ; je le pleure , je le regrette , je fais des neuvaines pour lui. Quand je suis consolée , je réflé-

chis sur mon âge : le temps est passé, je me fais religieuse , j'entretiens quelques connoissances aimables , je fonde un *obit* pour le repos de mon ame , je lègue mon bien au monastère, et je meurs. Voilà mon histoire, voilà la vraie dévotion.

Et moi, dit une autre menette , je n'avois aucun objet pour fixer mon imagination : je portois des habits fort modestes, toujours ma coiffe abattue sur mes yeux, et les manches jusque sur mes mains. Je me levois de bon matin pour aller à l'église : on me voyoit à tous les exercices de dévotion ; pour moi, ni parties, ni assemblées, ni festins. Je ne m'attachois point à mon confesseur ; mais j'étois souvent à une grille. Cependant j'avois de bonnes amies qui alloient prêchant ma vertu partout, et principalement à ces hommes riches qu'elles savoient n'être pas galants, et craindre beaucoup ce qui arrive fréquemment

après le mariage. J'ai votre affaire, disoient-elles à ces gens à marier ; une fille d'une vertu éminente, qui ne connoît homme au monde, et qui est si innocente sur l'amour, qu'elle ne sait même pas le nom des habits qui servent aux hommes ; toujours attachée à son ménage, à ses travaux, sans luxe, sans vanité, riche du reste, et très-aimée de son père. Voilà justement ce qui me convient, dit un riche bourgeois qui avoit soixante ans et la goutte ; j'aurai là une gouvernante pour le reste de mes jours ; elle aura mon bien en jouissance après ma mort, je lui ferai de beaux présents. Enfin, on me parle de cet homme, je demande du temps pour me déterminer : le futur craint déjà pour lui un mauvais tour du côté de ma vertu ; je veux consulter le ciel, qui se montre favorable à cette union : me voilà épousée. Je fais l'innocente, l'ingénue ; mon mari

se félicite de ma simplicité. Cependant je reçois en secret les soins d'un ami jeune et bien fait ; plus je le vois plus je montre d'attachement à mon mari. Voilà mon histoire, voilà la dévotion discrète.

Je vis encore d'autres menettes de différents caractères : toutes firent connoître les motifs de leur hypocrisie, et dirent qu'il n'y avoit point d'autre dévotion. C'est ce qu'on peut démentir ; car combien d'ames véritablement religieuses, qui n'affectent point de se montrer telles ! La vraie dévotion est si considérée, que ceux qui la possèdent tâchent de la cacher, pour n'être pas trop élevés dans l'opinion. L'humilité chrétienne fuit les éloges des hommes : leur estime lui semble être un ennemi dangereux qui, en flattant, égare le cœur le plus droit ; elle se refuse à la récompense due au mérite ; elle se contente de donner un bon exemple,



lorsque l'honneur de la vertu et de la religion le demandent. C'est ce que Jupiter exposa dans le discours qu'il adressa aux dévots.

Voici le décret qui fut lu et publié dans sa grande audience, en présence des démons et des damnés.

### *DÉCRET DE LUCIFER.*

LUCIFER, AUX légions des démons et aux peuples damnés des enfers, malheur, désespoir, éternité de peines. Pour faire exécuter les ordres de la justice et de la vengeance qui est en nos mains, *voulons, ordonnons et commandons*, sous peine de plus grands châtimens,

Premièrement, que nos démons soient toujours présents dans les tribunaux du monde, soit séculiers, soit ecclésiastiques; qu'ils prennent soin des livres de comptes des marchands; qu'ils empêchent les gens de guerre de penser à la mort; qu'ils

troublent l'imagination des dévots ; qu'ils inspirent des sentiments mondains à ceux qui veulent entrer dans les ordres sacrés , dans les bénéfices et les monastères ; qu'ils soient les confidens des intrigues ; qu'ils répètent, une fois le jour, aux femmes et aux filles ce qu'un jeune homme aimable leur aura dit une seule fois ; enfin, qu'il ne se fasse rien dans le monde ; qu'il ne se traite aucune affaire dans les boutiques , bureaux , académies , places de commerce , etc. qu'ils n'y soient présents : et nous les obligeons à venir nous en rendre un compte fidèle une fois tous les ans.

Deuxièmement , leur ordonnons d'être les rapporteurs , les flatteurs , les entremetteurs , les auteurs de discordes , divisions et procès , sous peine de désobéissance.

Troisièmement , ordonnons aussi , en ce qui concerne ceux qui sont condamnés aux enfers , qu'ils se sou-

mettent en tout point à l'exécution des jugements que nous avons prononcés contre eux dans leurs causes ; que tous ceux qui ont été jugés, soit en particulier, soit en général, retournent dans leurs cachots, reprennent leurs fers, et y restent tourmentés pendant toute l'éternité, sans espérer ni changement ni soulagement à leurs peines. Telle est notre volonté, et nous ne faisons aucune exception en faveur des dieux et des déesses des païens, que nous ne regardons que comme les autres personnes soumises à notre empire.

Lorsque Lucifer eut parlé, il changea entièrement de visage, ses yeux devinrent étincelants comme deux flambeaux, ses narines jetèrent une fumée mêlée de feu, sa bouche exhaloit une odeur infecte, ses mains et ses pieds se changèrent en griffes ; il sortit de son derrière une longue queue, dont le fouet étoit un gros

bouton de fer; ses oreilles furent des cornes pareilles à celle du rhinocéros; il parla encore, et sa voix avoit le bruit éclatant du tonnerre. Voici en substance ce qu'il dit :

« Que ces lieux redeviennent ce  
 » qu'ils étoient, que les ténèbres se  
 » répandent partout, que les prisons  
 » se referment avec bruit sur toute  
 » cette race infernale, que la rage et  
 » le désespoir s'emparent des damnés,  
 » qu'un feu violent les dévore, que  
 » le ver du remords les ronge sans  
 » les consumer, que l'habitude des  
 » tourments ne les soulage point.  
 » Allez, misérables! obéissez! précipitez-vous dans ces noirs abîmes!  
 » souffrez, sans expier vos lâchetés  
 » et vos forfaits! et que mon oreille  
 » soit doucement flattée par le bruit  
 » de vos cris et de vos chaînes!

Lucifer avoit achevé cette terrible sentence, lorsque mon démon me transporta hors de la salle; en même

temps j'entendis cette salle et tout le palais s'abîmer avec un fracas horrible. Ceux qui tomboient parmi les débris pousoient des cris épouvantables. Je vis ensuite sortir une grande fumée ; après cela, je me retrouvai au milieu du pré qui est à l'extrémité de mon jardin ; je m'en retournai chez moi tout en rêvant à cette vision.

Si les choses ne se passent pas en enfer comme je les ai vues , il y a du moins de l'apparence que ce qui s'y passe est peu différent. Le jugement de Lucifer s'y exécute sans avoir été prononcé ; les causes s'y plaident sans avocats ; personne n'y est renvoyé absous , car l'innocence n'entre point dans des lieux destinés à un supplice éternel. Qui peut douter qu'en quittant cette vie les ames ne soient jugées et que celles qui sont criminelles ne soient punies ? Le feu de l'enfer met en évidence les

perfides desseins , les passions et les crimes ; il révèle tous les secrets , et fait connoître la raison pour laquelle les coupables ont été condamnés. La vue des compagnons de ses supplices ne soulage point , elle augmente la douleur ; au lieu que , dans le monde , l'égoïsme et la corruption rendent insensible aux souffrances d'autrui.

La réformation faite par Lucifer s'opère invisiblement dans le commerce des hommes. Les Démons et nos passions causent les injustices et les désordres qui ont lieu dans la société. Tout le monde l'avoue , tout le monde le sent , puis s'efforce de repousser les tentations du malin esprit. Voilà ce qui cause la perte de tant d'hommes. Oh ! s'il étoit possible à chacun de voir réellement ce qui n'est présenté ici qu'à l'imagination , combien d'insoucians sur leur train de vie hâteroiert leur conversion ! Mais doit-

on être plus méchant, parce qu'on ne craint pas? Pensons, pensons à l'autre monde; représentons-nous bien notre fin dernière; si elle s'offre à nous heureuse et brillante, tâchons d'y parvenir; si au contraire nous la voyons malheureuse et cruelle, n'épargnons rien pour l'éviter: que l'aspect de l'enfer contribue à la réforme de nos mœurs, et soit tellement imprimé dans notre esprit qu'il nous sauve du plus grand de tous les maux.

F I N.



DDLD4 U 244157

Tom 14 N. 395